

PROLOGUE

1^{ER} FÉVRIER 1961

Bochnia, Pologne

Le vent hivernal traverse les vieux murs et la peinture Lécaillée pour me saisir, ses doigts glacés caressant ma peau comme à son habitude, compagnon le plus fidèle de toute mon existence. Il n'y a pas un bruit dans cette petite maison – le silence est un vide assourdissant et son poids est si lourd qu'il asphyxie le faible souvenir d'espoir qui demeure en mon cœur mort. Pourtant, rien n'a changé. Je ne l'ai jamais permis. Hantée par ce vide autrefois comblé par le bruit de pieds d'enfants foulant le sol, l'air dépouillé des délicieuses odeurs de soupe sur le feu, et avec l'absence de tout ce qui a un jour fait de cette maison un foyer, je sais que je suis la seule chose entièrement différente, ici. Même la vieille poupée de chiffon que ma petite sœur a baptisée Alma est toujours à sa place, sur le canapé, ses yeux en boutons alourdis par le chagrin.

Un carillon mélodique sonne dix-neuf heures, et la lumière lunaire de cette sombre soirée s'écoule en un mince filet dans la pièce. Religieusement, après avoir caché mes chaussures sous un coussin du canapé, je prends un morceau de pain dans le saladier posé sur la table. Certaines habitudes sont si ancrées en vous que rien ne peut les briser. Un saladier rempli de pain et de fruits est disposé dans chaque

pièce de la maison, saladiers que je n'ai jamais accepté de laisser vides, et j'ai toujours une croûte de pain dans l'une de mes poches.

Frissonnante, je me roule en boule sur le canapé, sous une fine couverture et une veste militaire de laine verte qui a toujours été beaucoup trop grande pour moi, et je mâche lentement la tranche de pain sec.

Dire qu'à une époque, j'aurais tué pour ce genre de luxe, ce confort...

Selon les dirigeants du monde, la guerre a pris fin il y a quasiment vingt ans, à coups de capitulations et de célébrations. Mais ça n'a jamais été le cas pour moi. En dépit des traités signés et de tous ces gens libérés, ils sont arrivés trop tard... des millions de vies trop tard.

Mes yeux se posent sur un tableau qui pend dans un grand cadre de sycomore, comme ils le font souvent en ce genre de journée, quand mon esprit sombre dans les abysses de mon passé et qu'il n'y a aucun moyen d'en échapper. Il s'agit de l'une de mes œuvres, le portrait d'un soldat balafré que j'ai peint il y a des années, au moment de mon retour à Bochnia. Il est resté caché dans ma chambre pendant longtemps, loin de tout regard curieux, où personne ne pouvait s'enquérir de l'identité du soldat ou de toute autre information qu'il vaut mieux garder enterrée.

Tellement de fantômes, tellement de souvenirs qui n'ont jamais franchi les confins de ma mémoire... Si je meurs sans jamais les avoir libérés, cela signifie-t-il qu'ils mourront avec moi ? Qui restera-t-il pour se souvenir, quand je ne serai plus là ? N'est-ce pas ce que les nazis ont toujours désiré ? Nous faire disparaître ?

Je n'ai jamais parlé des épreuves que j'ai endurées, ne les ai jamais murmurées dans une prière au Dieu de ma jeunesse, le Dieu qui m'a abandonnée dans la neige couverte de cendres.

Je ne sais toujours pas si les histoires et les gens dans ma tête deviendront un jour des mots que je pourrai prononcer. Parler rendrait tout réel, tout ce que j'ai étouffé dès l'instant où je suis descendue de ce train, mais les laisser verrouillés dans mon esprit reviendrait à les effacer pour l'éternité.

Je me retire dans ma chambre, rassemble tous les stylos, crayons, cahiers et feuilles blanches que je peux trouver puis m'installe à mon bureau. Alors, avant que le tremblement de mes mains ne se fasse trop violent et les protestations dans ma tête trop assourdissantes, j'entame une lettre destinée aux fantômes.

Pour ceux que j'aime et que j'ai perdus,

Je me dois de commencer cette lettre en disant que je suis profondément désolée. Les années ont filé si vite, et voilà que ça fera bientôt vingt-trois ans que les nazis sont venus frapper à notre porte. Parfois, j'ai l'impression que c'était il y a quelques jours seulement. Durant tout ce temps, j'ai tenté si fort d'oublier, d'aller de l'avant, mais je n'ai réussi ni l'un ni l'autre, et je ne peux qu'en déduire qu'il y a une raison à un tel échec. La vie n'a jamais été facile. Peut-être a-t-elle été un jour belle, mais je suis incapable de me rappeler ce bonheur authentique. Je ne ressens plus grand-chose, aujourd'hui. Quand j'essaie, tout me paraît vide. Pas un jour ne passe sans que je ne pense à ce qui a un jour été, nos vies avant la guerre, avant le camp. Si on m'en laissait l'occasion, je ne sais toujours pas si j'accepterais de tout oublier, et peut-être qu'avec l'âge, ces souvenirs finiront de toute façon par disparaître. Souvent, je me dis que j'aimerais être avec vous tous, et certains jours, je suis convaincue de ne pas avoir la force de continuer de vivre ainsi. Je n'ai jamais

parlé à qui que ce soit de vous. La douleur a toujours été trop proche, mais je n'ai pas envie qu'on vous oublie. Voici donc mon témoignage, pour vous tous que j'ai aimés, la preuve de l'amour que notre famille a partagé, le mal que je me suis donné juste pour essayer de sauver Bayla, et l'homme qui s'est assuré que je vive pour me souvenir de vous.

Avec tout mon amour. Halina Nowak, ou celle que vous connaissiez alors,

Hodaya Alperstein

1

1^{ER} SEPTEMBRE 1943

Ghetto de Bochnia, Pologne

Quelque chose d'horrible se trame, je le sais. Peut-être est-ce la manière dont la lumière faiblarde du matin commence à envahir les rues pour remplacer cette nuit troublée. Peut-être est-ce simplement la façon dont mon cœur s'alourdit d'inquiétude depuis plusieurs longs et tristes jours. La nervosité m'a poussée à la fenêtre, les yeux alourdis par quelques heures de sommeil insaisissable.

Au-delà de la rue et des barbelés, les ombres se meuvent, fantômes allant et venant. J'aurais pu les prendre pour des gens, derrière les confins du ghetto où l'on nous force à vivre depuis deux longues années et demie, mais même mon cerveau embrumé parvient encore à reconnaître le bref éclat d'un uniforme, d'un revolver, de ces créatures au visage de pierre dénuées de cœur qui ne peuvent *pas* être humaines.

J'aimerais tellement pouvoir dormir, comme tout le monde, ronfler doucement sur le sol comme Papa, me rouler en boule sur le lit minuscule avec Mama et ma petite sœur Bayla, ou partager la chaleur de Naomi qui se repose à côté de moi. Nous sommes parvenus à cette répartition depuis que les autres occupants de notre miteux appartement ont été déportés, nous-mêmes ayant réussi à éviter les deux premières rafles. Même avant que nous soyons envoyés au ghetto et que

Naomi perde son mari, elle et moi nous endormions souvent sur le canapé de sa vieille maison, comme si nous étions des camarades d'école passant la nuit ensemble plutôt que deux jeunes femmes rongées par le souci devant veiller sur leurs familles. Tremblante, je pose mon regard à l'autre bout de la rue, chassant la fatigue de mes yeux tandis que les soldats se rassemblent à la barrière.

Non... Ce ne sont pas des soldats, me reprends-je en scrutant les détails inédits de leurs uniformes, dans la faible lumière du petit matin. *Les soldats ont d'autres symboles au niveau du col... Les soldats ne portent pas de tels manteaux...*

Lorsque je comprends, l'horreur me paralyse. Les SS ne viennent souiller leurs bottes au ghetto que pour une exécution, une rafle, ou les deux.

— Papa ! hoqueté-je en m'écartant brusquement de la fenêtre. Les SS ! Ils sont là, dehors ! Ils cernent le ghetto !

Papa se lève d'un bond alors qu'un tonnerre de bottes envahit la cage d'escalier, des ordres résonnant sur les murs du couloir. Notre porte, fermée à clef, tremble violemment puis explose, s'arrachant de l'un de ses gonds dans un éclat de bois.

Bayla se réveille en criant, et Mama la couvre instinctivement de ses bras tandis que deux SS franchissent le seuil.

— Debout ! Vous devez tous vous présenter à l'Umschlagplatz, rue Kowalska ! Un sac chacun, pas besoin de plus ! Tout de suite ! Plus vite que ça ! Soyez dehors dans dix minutes, aboie l'un d'eux, les lèvres ourlées en un immonde rictus.

La déportation ! Ça ne peut être que ça... C'est notre tour, cette fois, et nous n'avons nulle part où nous cacher.

Papa se jette sur notre seule valise, sous le lit, et y fourre le plus de vêtements possible. Nous ne possédons quasiment rien, de toute façon, et Mama parvient à fixer à l'intérieur d'un vieux manteau le reste de nos habits ainsi que des couverts.

Nos photos ! Je me souviens brusquement des quelques photographies exposées sur la minuscule coiffeuse, dans le

coin de la pièce. Notre portrait de famille, et la photo de Naomi et moi le jour de mon vingtième anniversaire, l'année dernière, sont au-devant de toutes les autres, rappels ternes et souriants de cette époque plus heureuse.

Il y a eu quelques moments heureux, ici aussi... Ce ghetto n'a été que douleur, mais il nous est arrivé, quelquefois, de trouver des joies éphémères. Mon vingtième anniversaire était une bonne journée. Dans un lieu où dénicher simplement de quoi manger était devenu une véritable épreuve, Papa nous avait surpris avec des carrés de chocolat qui devaient provenir du marché noir. Nous avons utilisé le peu de pellicule qu'il restait dans notre vieil appareil photo, et le cliché de Naomi et moi tout sourire, à trinquer avec nos morceaux de chocolat comme avec des verres de vin, est un souvenir que je chéris de tout mon cœur.

Je les cale précautionneusement entre deux chaussettes, aux côtés des bijoux de mariage de ma mère et quatre zlotys que nous sommes parvenus à garder, puis je me sers d'un de mes vieux lacets pour nouer mon manteau autour, comme un sac de fortune.

— Hodaya, qu'est-ce qui se passe ? me demanda Bayla, ses yeux écarquillés cherchant les miens, en quête de réconfort.

J'aimerais lui assurer que tout ira bien, mais je ne suis moi-même pas certaine de ce qui se passe. Des milliers de Juifs comme nous ont été déportés ces deux dernières années, et il circule des rumeurs de camps de travail et d'horribles histoires de lieux de meurtre, mais il est impossible de savoir ce qui est vrai.

— Je ne sais pas, Bayla, murmuré-je en l'attirant tout contre moi. Mais ne t'inquiète pas, je suis sûre qu'on le découvrira bientôt. On va certainement travailler.

Elle hoche la tête avant de brusquement s'écarter.

— Attends ! Il faut qu'on prenne Asher !

Elle s'élance pour récupérer le chat tout miteux qui se cache sous le lit, mais je la retiens par le poignet.

— Non, Bayla, il ne peut pas venir.

Ses yeux s'agrandissent encore de désarroi.

— Quoi ? Mais pourquoi ? Pourquoi il ne peut pas venir avec nous ?

— Les Allemands ne le laisseront pas venir. Seuls nous pouvons y aller.

— Mais il faut l'emmener ! se met-elle à crier. Nous ne pouvons pas le laisser là tout seul ! S'il te plaît, Hodaya ! S'il te plaît ! Laisse-moi l'emmener !

— Bayla, dis-je d'une voix douce tout en prenant en coupe son petit visage rougi et fatigué. Tu te souviens comment nous l'avons trouvé ? C'était un soir d'orage, il est apparu devant notre porte, et tu l'as protégé avec ta couverture. Il n'était ni petit ni maigre ; c'est un chat intelligent. Il a su se débrouiller à l'époque, et il n'a pas oublié comment faire.

Les larmes tombent en cascade sur ses joues et elle renifle tout en s'essuyant le visage avec la manche de son manteau.

— Et quand nous reviendrons, il sera toujours là, lui assuré-je avec le sourire le plus sincère qu'il m'est possible de lui donner. Il t'attendra, et nous lui préparerons une grande assiette de bœuf et du lait chaud. D'accord ?

On dirait que je cherche autant à me convaincre qu'elle. Il nous est impossible de savoir quand nous reviendrons — si encore nous revenons. Personne ne revient jamais, une fois disparu. Comment des milliers de gens peuvent-ils être escortés du ghetto à la gare, sans qu'on n'entende plus jamais parler d'eux ? Où sont-ils tous passés ?

— Allons-y, déclare Papa en calant son chapeau sur son crâne.

Je serre fort la main tremblante de Bayla et lie mon autre bras à celui de Naomi tandis que nous descendons l'escalier de l'appartement. Plusieurs autres familles juives émergent de leur porte pour nous suivre au pas de course, la plupart des mères avec de jeunes enfants, ou des personnes âgées se laissant guider par leur canne et les membres plus jeunes et plus

forts de leur famille. Nous sommes parmi les premiers à quitter l'immeuble, débusqués de notre logement pour faire face à ce cercle de SS armés, comme des souris qu'on donnerait en offrande à des chats.

On nous pousse au milieu de la rue, où les autres résidents du ghetto sont en train de se rassembler. Des bébés et de jeunes enfants pleurent de peur, leurs mères et leurs grands-mères cherchant à les rassurer à coups de mots doux et de berceuses. Les pères et les frères se positionnent dans un geste défensif entre leurs familles et les nazis. Les bras de Papa encerclent nos corps comme un bouclier, comme s'il pouvait à lui tout seul empêcher qu'une pluie de balles ne nous tombe dessus. Peut-être est-ce naïf de ma part, avec tout ce que j'ai vu et enduré, mais enveloppée de la présence protectrice de Papa, je me sentirais en sécurité même si j'étais un agneau cerné par des lions en plein milieu d'un pré.

Les SS continuent d'aboyer des ordres en tirant de leurs foyers tous ceux qui ne vont pas assez vite pour eux, hommes, femmes et enfants. Ils les poussent par terre et les frappent avec leurs matraques, envoient dans les airs des volées de balles qui font hurler et pleurer de terreur les femmes et les petits.

Bayla agrippée à ma taille comme à un rocher, gémissant dans mon manteau, je serre Naomi plus fort contre nous. Puis, d'une voix calme, je commence à murmurer le poème de ma mère.

— Ne t'inquiète pas, mon enfant. Les nuages sont peut-être là, mais ils ne te toucheront pas. Ne pense pas au tonnerre menaçant, mais à l'eau qui tombe vivement. Ne pense pas à la foudre grondante, mais à la pluie qui, doucement, chante. Laisse la pluie laver tes pleurs...

— Laisse-la laver tes peurs, reprend Mama, ses yeux bleus embués trouvant les miens, et elle sourit.

— Ne t'inquiète pas, mon enfant. Tant que je serai à tes côtés, tu n'auras pas de raison de te cacher.

Nous terminons le poème ensemble, les yeux dans les yeux, et Mama vient tendrement enfouir ses doigts dans mes cheveux bruns. D'une main douce, j'écarte les mèches blondes de Bayla, ses joues toujours tachées de larmes séchées, sa respiration plus contrôlée.

Au bout de quasiment une heure, la rue entière est emplie de milliers de gens, et un ordre tonne soudain plus fort que les autres.

— Tout le monde debout ! Et en rang !

Tout près de moi, une fillette aide péniblement un vieil homme à se relever, une mère dépose un baiser sur le front de son bébé qui pleure, un garçon met ses petites sœurs en rang derrière lui. Papa nous pousse à avancer, nos bras enchaînés les uns aux autres, tout en murmurant une prière.

— Droit devant ! Direction la rue Kowalska !

La route jusqu'à la rue Kowalska, alors que nous sommes pressés de tous côtés par ceux qui ont survécu aux *Aktions* et aux massacres, est longue et douloureuse. Toutes ces maisons minuscules, tous ces appartements vides... Je me souviens d'un temps où des gens y vivaient encore, où des parents élevaient leur famille et où les enfants jouaient avec leurs amis. Les quelques commerces, depuis longtemps abandonnés et dont les vitres sont toutes brisées, portent toujours ces panneaux déclarant : « Entreprise juive ». La boutique de Mme Ellen, cet endroit si beau que Bayla et moi visitions simplement pour le plaisir de contempler toutes ces robes et ces bijoux, se trouve juste après une boulangerie désertée. La porte a été condamnée il y a longtemps, les parterres de fleurs sont piétinés, et ce n'est désormais plus qu'un lointain fantôme de mon passé. Je me demande ce qu'il est advenu de cette vieille femme si douce que je n'ai pas vue depuis quatre longues années, quand l'invasion a commencé.

Quand nous arrivons enfin dans la rue Kowalska, tout le monde s'arrête. Je me dresse sur la pointe des pieds pour voir quelque chose par-dessus les têtes et j'aperçois le Hauptsturmführer Hasse, deux autres officiers nazis à ses côtés. Alors, nous avançons lentement, masse de milliers de gens traînant des pieds pour passer devant les officiers nazis. Plus nous nous approchons, plus les paroles de Hasse se font nettes.

— Toi, à gauche, et vous quatre, à droite. Toi, là-bas, prends tes enfants et va à gauche. Restez en rang ! Restez groupés ! Toi, à droite ! Vous tous, à gauche !

Des filets de sueur coulent sur mes tempes, malgré l'air frais du matin, et mon cœur bat si vite qu'il me fait mal. Bientôt, ceux qui se trouvent juste devant moi sont dirigés vers la gauche – un couple de personnes âgées, ainsi qu'une femme avec un bébé et un petit garçon. Hasse nous observe pour quelques secondes seulement avant d'agiter une main impérieuse.

— À gauche.

Alors que nous avançons, Bayla se prend le pied dans une brique qui traîne par terre et l'un des Allemands se moque d'elle avec cruauté. Tel un serpent vicieux, il attaque, lui frappant l'arrière des jambes avec sa matraque, ce qui lui arrache un cri de douleur. Papa fait volte-face, prêt à bondir sur l'homme qui a osé toucher sa fille, mais Mama le retient d'une poigne désespérée, et nous nous empressons de poursuivre notre route, escortés par les officiers. Je prends Bayla dans mes bras, calant son corps tout frêle contre mes hanches, et ses ongles s'enfoncent dans ma peau tandis qu'elle étouffe ses gémissements dans mon cou. On pourrait croire que des kilomètres et des heures ont défilé, mais quand une longue ligne de wagons à bestiaux apparaît au niveau de la gare, le soleil n'a pas bougé.

— Grimpez là-dedans ! Plus vite que ça ! On avance !

Hommes et femmes se hissent dans le premier wagon, tout au bout du rang, s'efforçant ensuite d'aider les plus âgés et les